

Les légendes voyagent généralement à travers le temps vêtues d'un costume de brume, de mystère et d'attraction. Leur force et leur attrait reposent sur ce qu'ils suggèrent plutôt que sur ce qu'ils racontent réellement. C'est un genre de paradoxe créatif, de transmission de savoirs populaires et d'aiguillon de curiosité qui attire facilement le public. Il est plus suggestif de passer une soirée à raconter des légendes qu'à écouter des romans. De plus, et cela n'arrive peut-être qu'au nord-ouest, les légendes sont associées au territoire voisin, aux lieux les plus immédiats : contrairement aux récits dont l'origine se situe dans des lieux très lointains, à l'étranger ou au-delà, dans des lieux avec d'autres coutumes différentes malgré le fait que les objectifs didactiques sont très similaires.

Ce qui est surprenant dans ces genres, et ce qui est merveilleux dans la littérature qui les regroupe, c'est que les légendes, les récits, les romans... partagent entre eux la même origine de la réalité, le fait causal initial, vrai et certain, sur lequel l'imagination du conteur, de l'émetteur, a appliqué ses gouttes de magie pour transformer la réalité en fiction, l'anecdote en légende. Bref, transformer l'événement réel en une récréation onirique à la lumière du feu.

Cette présentation sert de prétexte pour conclure que je ne connais aucune légende autour du Mont Naranco, mais je connais des événements qui – piano piano – donneront naissance à des légendes si le monde continue de tourner et veut continuer à rêver.

Le premier fait vrai qui continue encore à éveiller l'imagination (du moins la mienne) et pourrait bien créer une légende est celui qui entoure la visite de Federico García Lorca à Oviedo, et par conséquent à Naranco. On sait qu'au crépuscule du dimanche 4 septembre 1932, Federico avec sa troupe de théâtre La Barraca se produisit à Oviedo, dans l'ancien théâtre El Fontán : un support en bois avec des prétentions de scène qui se trouvait dans l'espace situé entre l'actuelle bibliothèque et l'Arco de los Zapatos. Le groupe est entré dans les Asturies depuis Ribadeo, s'est produit à

Grado, puis à Avilés et, bien que le spectacle à Oviedo ne soit pas prévu, ils ont changé leurs plans après la visite d'un groupe de dirigeants universitaires les encourageant à se produire à Oviedo. Ils y sont parvenus et la foule était absolue. Le lendemain, ils ont visité la cathédrale, le monument Clarín dans le parc de San Francisco et – ici apparaît le Naranco – ils ont visité les monuments préromans. Ils devaient emprunter le même chemin que nous avons emprunté aujourd'hui et que j'imagine comme un chemin étroit où convergeaient tous les sentiers qui desservaient les hameaux qui parsemaient le flanc de la montagne. Il n'est pas difficile de recréer l'excitation des acteurs lors d'une excursion à San Miguel et Santa María de Naranco (alors plus une église paroissiale avec son clocher, son escalier posé sur la face sud... qu'un palais élancé). Il est également facile de découvrir la surprise du vert asturien dans les yeux d'un Grenaden, l'écho des applaudissements après le succès de la nuit précédente... le jeu de cette fille qui parcourait la péninsule sur le dos des vers et hors-d'œuvre.

Quelqu'un a dû si bien organiser la visite que lorsqu'il est descendu, à midi, il a pris un repas au restaurant Los Monumentos. Fabada et interprétation par le groupe « Los Cuatro Aces » de la chanson asturienne avec ces paroles si semblables aux rythmes les plus purs du flamenco, car les deux musiques ont la même racine. Le restaurant n'existe plus, mais le bâtiment où mangeait Lorca existe : au numéro 29 de l'autoroute Naranco. Aujourd'hui, c'est un centre de jour (Medrando ?) à demi-vitesse, mais chaque fois que vous passez devant ses murs solennels, il est impossible de ne pas ressentir un pincement dans l'âme en vous rappelant que par cette porte, par ces fenêtres, vous avez traversé ou Federico García Lorca est apparue. Rien que pour cela, on pourrait construire une légende sur la magie de certains murs qui, à un moment donné, ont éclipsé le poète le plus proche et le plus important de la poésie espagnole.

En poursuivant le fil de la base royale sur laquelle se tissent les légendes, il est facile de recréer la relation intéressée qu'Oviedo a toujours entretenue avec sa montagne et vice versa. La magnifique orientation sud

du versant de Naranco était la meilleure ressource pour accroître les économies malmenées des élevages de la montagne. Il faut savoir que Naranco signifie « source d'eau, abondance d'eau ». L'union de l'eau et d'une bonne orientation a fait que pendant des années la literie des « grosses maisons » de la ville, des sanatoriums et des maisons de premiers soins qui fournissaient des services à Oviedo, était lavée dans les blanchisseries de montagne. Un chariot récupérait les vêtements sales à Oviedo et les emmenait à la laverie Naranco. Des groupes de femmes attendaient depuis l'aube pour décharger les paniers. Qu'il fasse chaud ou froid, des tonnes de vêtements passaient entre ces mains, les savonnant encore et encore jusqu'à ce qu'elles retrouvent le blanc pur qu'elles avaient perdu à Oviedo. Tant de draps, couvre-lits, couvertures... ont été lavés qu'on peut encore les retrouver aujourd'hui parmi la végétation.